

LE MENTOR
UNIVERSEL.

A V I S.

Cet ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'éducation, a commencé le premier Juin 1784, & il en paroît deux cahiers de 72 pages le premier & le quinze de chaque mois.

L'abonnement pour l'année entière, composée de vingt-quatre cahiers forment douze volumes, est de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc.

La souscription, en quelque tems qu'on s'abonne, commence toujours du premier Juin de cette même année.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au *Mentor Universel*, adressés à M. l'abbé Roi, Censeur Royal, &c., rue Guénégaud, n°. 20.

On trouve à cette adresse, *l'Ami des Vieillards*, du même auteur, superbe édition de Didot jeune, présenté au roi, 2 vol. in-18., papier vélin d'Annonai, 7 liv., papier ordinaire très-beau, 3 liv. 12 s.

LE MENTOR UNIVERSEL,

Par M. l'abbé ROY, censeur royal, &c.

Lex mea Lux.

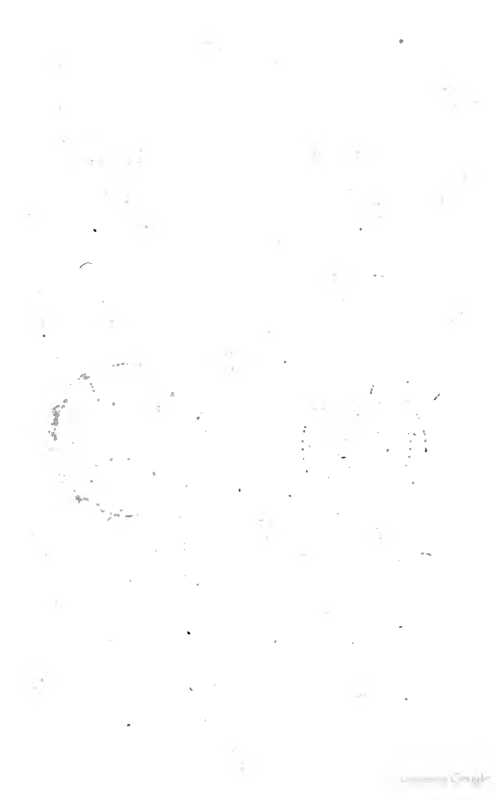
N^o. 5. 1784.



Chez { L'AUTEUR, au Bureau du Mentor
universel, rue Guénégaud, N^o. 20.
THÉOPHILE BARROIS le Jeune, quai
des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE DOCTEUR.,
AU COMTE DE...
LETTRE SEIZIEME.

Du Sévrage.

LE sévrage est le tems où l'on retire à un enfant le teton que lui donnoit sa nourrice, afin de l'accoutumer à des alimens plus solides.

Pour l'ordinaire, les nourrices font peu d'attention au sévrage. Cependant c'est une chose très-importante. Les dangers auxquels il expose la nourrice & l'enfant, quand il ne se fait point à propos.

A 3

& avec prudence, doivent effrayer. Par ménagement pour la sensibilité des mères & des nourrices, je n'en parlerai point. Seulement je dirai en général que les révolutions du lait sont plus violentes, lorsque le sévrage se fait trop tôt & trop subitement. La raison est que, la masse du lait étant plus ou moins abondante, à proportion du tems que l'enfant à teté, il doit s'écouler plus difficilement, lorsque l'enfant à teté moins de tems.

Il y a des femmes qui n'ont pas besoin de recourir à des précautions pour chasser leur lait; il s'écoule de lui-même & ne leur

fait éprouver aucune incommodité. Celles-là sont heureuses ; mais elles ne doivent pas trop se fier sur cet avantage de leur tempérament. Ce qui réussit bien dans un tems peut ne pas réussir dans un autre. La disposition des sujets & des choses varie trop.

Les précautions ordinaires que toutes les mères doivent prendre pour elles-mêmes , sont d'éviter le froid & la fraîcheur , même dans l'été , de se bien couvrir le sein , de ne point faire d'exercice violent , & même de garder le lit pendant quelques jours , de prendre beaucoup de diurétiques , des lavemens , des purgations légères ;

s'il arrivoit qu'elles devinssent grosses dans ce tems ; il seroit inutile & même dangereux qu'elles se purgeassent.

La durée de l'allaitement n'est pas déterminée. Certains enfans tetent plus , d'autres moins. Nourris par leur propre mère , ils peuvent être sevrés plus tôt , parce qu'ils sont plus forts. L'éruption des dents & le desir qu'un enfant témoigne d'un aliment plus solide , le goût qu'il paroît y prendre , sont des signes qui annoncent le tems du sévrage. On me demandera combien il faut que l'enfant ait alors de dents ? Les uns en exigent huit , d'autres presque toutes , &

cette opinion est raisonnable. Car, si l'enfant n'avoit qu'un petit nombre de dents, il y auroit plus de danger à le sévrer. L'éruption des dents cause toujours quelques maladies aux enfans, elles sont même assez violentes pour certains, & quelques-uns en meurent.

Quand ils font leurs dents, ils souffrent tellement que presque toutes les parties de leurs corps en sont affoiblies; leur estomac est dans un état de délabrement & de foiblesse fâcheux. Une nourriture trop épaisse ajouteroit encore à leur incommodité. Le lait leur est nécessaire.

L'habitude où ils sont de cet

aliment leur rend pour l'ordinaire les autres insipides ; la trituration qu'ils exigent leur devient pénible ; ils ne savent point les mâcher , ils s'en dégoûtent bientôt. Une nourrice intelligente doit vaincre de bonne heure ce dégoût , & prévenir ses effets. Il lui importe de préparer de bonne heure l'enfant au sévrage : d'abord après les deux premiers mois , elle peut commencer à l'accoutumer à mâcher. Pour cela elle lui mettra de tems en tems entre les mains des morceaux de biscuit dur , de petites croûtes de pain. On fait sécher & durcir au soleil du fromage de chèvre , de sorte qu'on

a souvent de la peine a le casser. Tantôt elle lui en donnera , tantôt des fruits secs. Quelquefois il sucera un bâton de réglisse , un bout de racine d'angélique , de guimauve , de scorsonère (a) ; toutes ces choses excitent la salivation , & sont en même tems des spécifiques excellents contre plusieurs incommodités de l'enfance. Il en retirera des sucs utiles , & parviendra peu-à-peu à se dégoûter

(a) On prescrit la décoction de cette racine dans la petite vérole. On en fait prendre aussi aux nourrices , auxquelles il est nécessaire de purifier le sang.

de la fadeur du lait. Je voudrois aussi qu'on lui fît sucer par fois des amers ; c'est le moyen de lui former le goût de tout ce qui se mange , & de détruire en lui cette délicatesse insupportable & funeste dans bien des cas , où trop d'enfans gâtés sont élevés.

Au lieu de cet usage qui seroit très-avantageux , on ne voit entre les mains des enfans que des corps durs qui endurcissent leurs genitives , ou des cristaux capables d'éblouir & de troubler leur vues ; des nourrices ignorantes donnent souvent à défaut de bijoux & de joujoux , des clefs , & d'autres petites machines de laiton , ou de

de cuivre. Elles ne savent pas le mal qui peut en résulter.

Ces petits innocens mettent ces matières métalliques dans leur bouche , & ils avalent du poison sans que l'on s'en doute ; ils deviennent malades ; la cause est ignorée ; ils sont mal traités , & ils meurent victimes de l'ignorance. Remarquez que j'ai vu tous ces inconvéniens , & qu'ici je ne hasarde rien.

Le Gouvernement toujours attentif à la conservation de l'espèce humaine , à établi des Ecoles de Sages - Femmes , où celles qui se destinent à cet état si intéressant pour l'humanité , vont recevoir

gratuitement des leçons pour i
répandre ensuite dans les Provin
ces & dans les Villages , après
avoir subi les formalités indispen
sables d'un examen qui constate
leur capacité. Peut-être existe-t-il
encore dans certains villages de
ces Sages-Femmes bâtarde , qui
n'ont d'autre titre qu'une pratique
ancienne , journalière & hérédi
taire & les Curés ; les Syndics de
paroisse ne devroient en souffrir
aucunes qui n'eussent été reçues &
approuvées par ceux auxquels il
appartient de les autoriser.

Le Gouvernement ne pourroit-il
pas aussi établir des Ecoles de
Nourrices dans les campagnes ?

Bien des gens croient qu'il suffit à une femme, pour être nourrice, d'avoir un bon lait, d'être saine, & de bonnes mœurs. L'état de nourrice exige une foule de connoissances, soit par rapport à elles-mêmes, soit par rapport aux différens soins que l'enfant exige, suivant les différentes incommodités qui peuvent lui survenir.

Cette observation que je soumets au zèle & aux lumières de la Société Royale de Médecine, mérite une attention particulière. Je serois flatté qu'un jour elle fît naître une espèce de *code* des nourrices.

Le sévrage doit se faire graduellement & non tout-à-coup. Peu-à-peu il faut diminuer l'allaitement & augmenter la nourriture, comme la panade, le riz léger, le gruau, les fruits cuits, &c.

Quand le sévrage se fait subitement, la nourrice est souvent obligée à des expédiens qui peuvent avoir de mauvaises suites ; par exemple, elle couvre ses tetons de quelque drogue amère, capable de dégoûter l'enfant, ou elle tâche de lui faire peur lorsqu'il veut s'approcher du sein. Ces deux méthodes ont des dangers qu'il est inutile d'expliquer davantage.

Elle s'éloignera de lui plus souvent qu'à l'ordinaire , pourvu qu'elle le confie à des mains sûres ; elle prendra sur elle de se rendre moins sensible à ses cris lorsqu'il demandera le sein.

Les saisons ne sont pas indifférentes pour le sévrage , soit à cause de la nourrice , soit à cause du nourrisson. La nourrice est exposée à certaines incommodités lorsque son lait est obligé de prendre un autre cours. Le froid seroit fort à craindre pour sa santé ; le printemps & l'automne sont plus favorables ; le nourrisson s'en trouvera mieux aussi , parce que pour le dissiper & le distraire des priva-

tions du sein , il faut de tems en tems le promener & lui faire prendre le grand air.

• Quoi qu'il en soit de l'usage reçu où l'on est de sévrer les enfans à un tems à-peu-près fixe , il est bon de continuer l'allaitement le plus long-tems possible. Le lait étant la nourriture qui les rapproche le plus de la nature , c'est le moyen de les fortifier davantage. Plus ils seront âgés , plus ils auront de force pour supporter le changement de nourriture lors du sévrage.

Il y a trois choses à observer quant à cette nouvelle nourriture : la qualité , la quantité , & le nombre des repas.

Que la nourriture ne soit ni trop, ni trop peu grossière. Elle consistera, comme je viens de le dire, en panade composée du pain le plus blanc, le mieux levé & le mieux cuit, en riz léger, en gruau, &c.; en fruits cuits, comme poires, pommes, cerises sur-tout, dans la saison, peu de raisins; ils sont trop relâchants; point de prunes, d'abricots, de pêches, de figues, de melons, d'amandes, de noix; rarement du potage à la viande (a).

(a) Lisez au sujet de la viande ou des substances animales, pages 21 & 22 n°. 4. Lettre douzième.

Il sera aisé de fixer la quantité en se réglant sur l'appétit & la vigueur de l'enfant. En général elle doit être proportionnée, comme la qualité, aux forces digestives de l'enfant. Une nourrice prudente n'aura pas de peine à faire cette attention. Il en est de même du nombre des repas. Elle le fera manger peu & souvent ; ou si, de bonne heure, elle a su le régler pour l'allaitement, elle le réglera de même après le sevrage, en le bornant à quatre repas par jour.

Pour la boisson de l'enfant, l'eau suffira ; lorsque dans le fort de l'hiver elle est trop crue, on pourra y mêler tant soit peu de

vin (a). Jamais on ne lui donnera à boire entre ses repas.

Il est tems , mon cher Comte , de passer à d'autres objets. Dans ma première lettre , il s'agira des maladies de l'enfance ; je commencerai par une petite introduction sur ce sujet , & delà je passerai aux maladies en particulier. Adieu , vous savez combien vous m'êtes cher ! Ecrivez-moi donc ; parlez moi de l'aimable Comtesse , du petit Comte. Vous m'avez dit qu'il étoit mon enfant ; il est bien

(a) Lisez ce qui a été dit au sujet du vin , pages 10 & 11. *Ibid.*

juste que vous me traitiez comme son père. Pardon , mes bons amis , j'use des droits que vous m'avez accordés ; usez aussi de tous ceux que mon attachement le plus sincère vous assure à jamais sur moi. Je vous embrasse.



LE COMTE DE...

AU DOCTEUR...

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

VOUS avez vu chez moi l'année dernière, mon cher Docteur, un certain Marquis de *Curiosi*. C'étoit l'homme du monde le plus fat & le plus singulier ; honnête, loyal, mais d'une suffisance unique. Rien de bien fait que ce qu'il faisoit, rien de bien pensé que ce qu'il pensoit, contrariant tout le monde, desireux de tout savoir & affectant de n'être jamais satis-

fait de ce qu'il apprenoit, voulant passer pour ne rien apprendre de nouveau. En un mot , l'homme du jour , qui se place dans tous les tems , dans toutes les circonstances , qui a vu tout , les nations , leurs mœurs , leurs usages , les grands , les petits ; qui juge souverainement les rois , les sujets ; adroit à démêler soigneusement les défauts de chacun , excepté les siens , soigneux de les faire remarquer & de mettre les qualités contraires en opposition , en disant avec orgueil que ce sont les siennes ; toujours sur les pas des femmes , leur faisant la cour comme un jeune homme , attaché

à

à leur char , comme au bonheur de sa vie , tantôt aimant la maîtresse , tantôt la femme-de-chambre , assistant à toutes les toilettes , se glissant presque dans tous les Boudoirs ; le *petit page* dans *Figaro* n'est pas plus importun , ni le *Comte Almaviva* plus séducteur. Voilà le Marquis de *Curiosi*.

Il est , comme vous vous rappelez , d'un certain âge : nous l'avions tous cru garçon. Son secret lui est échappé. Je viens d'apprendre de sa bouche qu'il est marié depuis long-tems , qu'il a quatre enfans : on m'auroit connu bientôt , mon cher Comte , m'a-t-il dit ; sous peu je vais habiter une terre à

dix lieues de la vôtre. Sachez donc enfin qui je suis , je veux avoir le mérite de vous en avoir instruit le premier. J'ai paru jusqu'à présent dans les sociétés comme un petit maître monté sur le mauvais ton du jour. Je vous cachois les meilleurs de mes titres , comme si pour réussir & plaire dans le monde , il ne falloit qu'en avoir de frivoles. Je suis époux. Ah ! mon cher Comte , époux d'une femme adorable à qui je n'ai vu personne de comparable que la respectable Comtesse. Je suis père de quatre enfans , le plus âgé a dix-huit ans , les autres se suivent à deux ans près , le plus jeune est au berceau ;

sa mère le nourrit, vingt fois j'ai cru les revoir tous deux dans votre digne épouse & dans son enfant. C'est le même tableau. Comme il est frappant ! Comme il me charmoit toutes les fois que je le considérais ! Comme il m'inspiroit le desir de retourner auprès de ma famille, dans le sein de l'union conjugale ! Mais le dérangement de mes affaires m'obligeoit de garder l'incognito. Qu'il m'étoit pénible de me déguiser ! errant & fugitif, traînant par-tout le poids de mes peines, plus malheureux encore par les soins que je devois prendre de ne le point paroître, de peur d'être reconnu. Car, vous

faurez, mon cher Comte, que j'avois tué le Prince de.... il y alloit de ma vie. Maudit point d'honneur ! combien il est faux ! Quelle horreur ! d'où vient que les hommes, ceux mêmes qui ont reçu la meilleure éducation, sont esclaves d'un pareil préjugé, si contraire à toutes les loix, à la première de toutes, à la nature ? Comment a-t-il pu prendre de si fortes racines ? Je suis encore à le concevoir, & je ne puis me persuader son existence que par le fait.

Enfin, me voilà rendu à tout ce que j'ai de plus cher, à mon cœur, à ma femme, à mes enfans, à mon repos, à mes affaires. Ma grace est

obtenue, mes dettes sont payées, & ma fortune est augmentée par celle d'un oncle qui vient de mourir.

Je voudrois me voir également rendu à l'honneur public ; c'est ce glaive devenu parure de l'homme du monde & l'occasion de tant de désordres, c'est lui qui m'a fait perdre l'honneur public. Je l'ai brisé ; non, je ne le porterai plus ; il a donné la mort à un homme. Il a blessé mon cœur d'un trait qui me fera toujours sensible. Je veux vivre désormais loin du tumulte bruyant des plaisirs & des cercles. Ma société ne sera composée que d'un petit nombre d'amis choisis. Les premiers seront

ma femme & mes enfans , vous ,
mon cher Comte , & la géné-
reuse Comtesse , si vous daignez
m'admettre. Vous êtes jeune , je
suis déjà loin de ce bel âge. Ver-
tueux comme vous , je veux être
votre égal. Annoncez - moi dans
la société que j'ai tant de fois
offensée , comme un ami raisonna-
ble ; dites ce qui préviendra tout-
à-fait en ma faveur , comme un
autre vous - même , comme un
bon mari , comme un bon père.
L'honneur reste au fond de mon
ame. J'entends sa voix ; j'y ferai
fidele. Oh ! mes tendres enfans !
puissiez-vous un jour devenir des
modèles d'honneur ! C'est à ce-

prix que vous rendrez à votre père celui qu'il a perdu , celui que le monde qui ne peut descendre dans son cœur , lui a ôté. Je vais tout mettre en usage pour achever & perfectionner votre éducation. Et toi , plante chérie , si foible encore , qui reposes paisiblement sur le sein de mon épouse , en attendant que tes forces se développent , reçois les vœux que je forme pour ton plus grand bonheur & pour ta perfection physique & morale.

Il n'appartient qu'aux âmes raisonnables de concevoir & d'apprécier le changement heureux qui vient de s'opérer dans l'âme du Marquis

de Curiosi. Mais je me trompe. Si j'ai bien compris un article de sa conversation, il n'a point changé, il avoit toujours été ce qu'il est, c'est-à-dire foncièrement sage; car on ne peut être si subitement aussi sage quand on ne l'a pas été auparavant. Mais le dérangement de ses affaires l'avoit forcé de se déguiser & de paroître ce qu'il n'étoit pas.

Je lui ai communiqué notre correspondance littéraire d'éducation; il l'a lue; il en a été enchanté. Voulez-vous, mon cher Docteur, lui permettre de s'y mêler en troisième? Il croit avoir démêlé dans votre ame généreuse, que vous

ne lui refuserez pas vos conseils, non-seulement pour son enfant au berceau, mais pour les autres.

Le titre de *Mentor universel* que nous avons donné à notre correspondance, l'a frappé. Il a jugé que vous pourriez l'éclairer sur tout ce qui a rapport à l'éducation & à l'instruction de tous les âges. Il est vrai que ce titre est bien étendu ; je vous demande pardon de l'avoir imaginé. Il va vous donner bien de la peine ; j'en ferai la cause. Voyez comme un service en appelle un autre ; en vérité, c'est tout de même qu'un abîme qui en évoque un autre. Oui, c'est un abîme que

l'état de *Mentor universel* , c'est une mer sans fond. Heureux celui qui peut y voguer à pleines voiles , & garantir les jeunes Télémaques du naufrage ! Pardon , mille fois pardon de vous avoir occasionné l'importunité du Marquis. Dans le moment où je vous parle , il vous écrit déjà ; & pour recevoir plus tôt votre réponse , il reste ici.

S'il vous demande , mon cher Docteur , des conseils pour ses autres enfans dont l'âge est avancé , faites en sorte au moins que mon enfant n'y perde rien. Je vous somme de la parole que vous m'avez donnée , de le suivre pas

à pas. Servez l'amitié, servez l'humanité ; j'aimerai à voir tous les hommes aussi reconnoissants que moi de vos bontés.

D'autres auroient craint de vous adresser la requête du Marquis.

Vous m'obligez ; pourquoi n'obligeriez - vous pas également les autres ? Je suis loin d'être égoïste. Pouvez - vous prendre sur votre tems de répondre à plusieurs personnes sur des articles différens ? Si vous le pouvez , faites-le ; je vous en conjure au nom de l'humanité. Si vous ne le pouvez pas , sans manquer aux autres , je vous demande sur eux la préférence. Vous m'aimez , je vous aime , &c.

mon enfant est le premier en date dans notre correspondance d'éducation. Entretenez - vous souvent avec le Marquis ; mais quand vous mettrez un paquet à la poste , faites toujours en sorte qu'il y en ait autant pour moi que pour lui. Adieu ; je ne veux point vous parler de ma femme. Faudroit-il vous dire qu'elle est malade pour vous engager à venir la voir ? Elle se porte à merveille , mais elle est fort en colère contre vous. Pourquoi résistez-vous si constamment aux sollicitations de l'amitié ? Venez donc : vous n'aurez pas la peine de m'écrire si souvent ; votre conversation fera l'office de votre plume ,

plume , & nous aimerons beaucoup mieux à vous entendre , qu'à vous lire loin de nous.

Encore une sottise de ma part ; j'oubliois que notre correspondance doit être publique par convention faite entre nous ; vous ne ferez pas dispensé de mettre au net toutes les instructions que vous nous donnerez , ni moi tous les avis que je vous demanderai. Le desir de vous épargner des peines me feroit-il oublier celles que vous êtes engagé à prendre ? Non , je ne les oublierai jamais. Ma reconnoissance, ainsi que mon attachement & mon respect pour vous, est sans bornes.

D

La lettre du Marquis part dans l'instant, le même courrier vous remettra la mienne. Puisse-t-il nous apporter une réponse à tous les deux ! Adieu, mon cher Docteur, je suis tout à vous.



LE MARQUIS DE CURIOSI,
AU DOCTEUR....

LETTRE DIX-HUITIÈME.

MONSIEUR,

L'ami de l'humanité est tout à tout le monde, c'est la devise que vous avez prise ; je l'ai lue à la suite du plan de votre correspondance littéraire d'éducation , avec M. le Comte.....

Me permettez-vous de vous adresser quelques prières & quelques observations que vous m'avez

D 2

suggérées ? Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous , mais je suis père & j'ai des enfans. Auprès de vous ces deux titres me suffiront. Je l'espère de votre bienveillance.

Vous annoncez , Monsieur , que votre correspondance *rassemblera tous les préceptes , toutes les instructions , & toutes les connoissances propres à tous les états & dans tous les genres , depuis le premier âge , jusqu'à celui où les jeunes gens , livrés à eux-mêmes , devenus membres de la société , peuvent se diriger seuls & se perfectionner dans les sciences ; & qu'elle formera pour ainsi dire une encyclopédie complète d'éducation.*

Cette annonce est justifiée par le titre de *Mentor universel* que le Comte m'a dit avoir donné lui-même à votre correspondance. Mais , Monsieur , n'est ce qu'une promesse pour l'avenir ? N'irez-vous que pas à pas dans votre cours d'éducation ? Il me semble que cette marche seroit trop lente , & qu'en continuant de la suivre vous ne rempliriez pas le titre de *Mentor universel*. Car son universalité ne doit pas seulement tomber sur celle des connoissances & des instructions qu'il embrassera successivement , mais encore sur celle des enfans & des jeunes gens.

Ne les instruira-t-il aussi que successivement ? si cela étoit , plusieurs auroient la barbe longue avant que leur Mentor les eût conduits à la grammaire. Serviriez-vous les uns en négligeant les autres ? Tandis que vous vous occupez de l'éducation physique des enfans , l'éducation morale des jeunes gens languit. Tandis que les premiers reçoivent un bon lait , le poison coule peut-être dans l'ame des autres. Ou si la corruption ne pénètre pas chez eux , ils perdent un tems précieux , ils n'apprennent rien & deviennent inutiles à la société. Ne pourriez-vous pas , Monsieur , remplir à

la fois plusieurs objets ? J'ai un enfant au berceau , vous parlez pour lui d'une manière plus que suffisante , vous enseignez tout ce qui peut être utile à sa conservation ; mais j'en ai trois autres qui marchent depuis long-tems sans lizière ; ceux-ci n'ont plus besoin d'une main pour les conduire , mais d'un esprit sage , éclairé , pour les instruire & les garantir des pièges sans nombre qui les environnent de toutes parts. Il est tant de choses qu'ils doivent savoir , il est tant d'écueils qu'ils doivent éviter ! Leur ame demande des alimens ; quels sont les meilleurs ? Ils sont appelés , comme tous les hom-

mes , à lire & à voir. Quels doivent être les objets de leur lecture ? Comment se la rendront-ils profitable ? De quel œil doivent-ils considérer certains objets ? En un mot , quelle doit être leur manière d'exister , de penser & d'agir dans le monde ? Voilà, Monsieur , ce qu'il importeroit beaucoup de leur enseigner ; cette tâche est pénible , à la vérité , mais votre zèle vous la rendroit légère. Au nom de l'humanité qui vous est si chère , je vous conjure de remplir cette tâche dès à présent ; en affaire d'éducation , le moindre délai peut devenir très-préjudiciable. C'est la cause de tous

les pères , de tous les enfans & de tous les jeunes gens que je plaide aujourd'hui. Embrassez-la ; que leurs intérêts deviennent les vôtres. Donnez tout à tous , *omnibus omnia* ; vous l'avez promis. En vous bornant à l'ordre de succession que vous paroissez avoir choisi de préférence , vous ne feriez que le père de la race future , pourquoi ne pas l'être en même tems de la race présente ? Il y auroit bien plus de gloire. Mais ce n'est pas elle que vous recherchez. Un peu de fumée peut-il être de quelque prix aux yeux de la sagesse ? Le desir seul d'être utile vous anime. Plus vous ferez de

bien, plus vous approcherez du but que votre cœur brûle d'atteindre, plus vous le satisferez, ce cœur, dont la félicité consiste dans celle d'autrui.

Si toutes les parties d'éducation que vous promettez de traiter étoient achevées, c'est-à-dire, si vous les donniez toutes à-la-fois au public, chacun prendroit ce qui lui convient, & il arriveroit que vous seriez utile à tout le monde; mais il s'agit d'une correspondance périodique. Pourquoi telle classe de la société seroit-elle seule privilégiée? Les autres auroient droit de reclamer & de se pourvoir au tribunal de votre

cœur. Sans doute ils seroient jugés favorablement. Jugez - les dès à présent , & servez-les comme ils le desirent. Je crois qu'ils ne démentiront pas la requête que je vous adresse en leur nom dans le mien seul , je me flatte même qu'ils y applaudiront & qu'ils m'en feront bon gré.

Vous avez ajouté dans le prospectus de votre correspondance, que vous vous conformeriez *aux tems , aux mœurs , aux circonstances , aux saisons même de l'année ; que chacun de ces objets fourniroit des instructions qui lui seroient relatives , soit au physique , soit au moral.* Vous feriez présu-

mer, Monsieur, que vous vous conformerez également à tous les âges, & à tout ce qui convient à tous les âges. Ce que vous dites ensuite : *la plus grande variété, soit dans les sujets d'instruction, soit dans la manière de les présenter, formera l'un des principaux agrémens de ce travail.* N'est-il pas fait pour exciter ma confiance & m'enhardir à vous présenter ma requête ? ce fera, sans doute, aussi un motif pour vous déterminer à me satisfaire. Vous charmeriez encore davantage par la variété.

Je ne pourrois vous exprimer combien le goût de la variété est répandu.

répandu. C'est elle seule qui intéresse actuellement.

Les Auteurs même ont besoin de ne faire qu'effleurer les matières différentes qu'ils traitent, pour passer rapidement à d'autres, s'ils veulent être lus. On est si superficiel maintenant, si léger ! quel lecteur auroit le courage de s'appesantir long-tems sur le même sujet ? Comme les femmes, les hommes ne lisent plus qu'à la toilette & par manière de passe-tems. Papillons en toutes circonstances, ils n'aiment qu'à voltiger de sujets en sujets, comme le petit-mâitre de belles en belles & de fleurettes en fleurettes. On ne

E

veut non plus instruire les enfans que par manière d'amusement. Vous concevez bien que la variété que je sollicite dans le *Mentor universel* ne manquera pas de le rendre à la mode. Le meilleur livre n'est pas lu, s'il n'est pas à la mode. Le plus mauvais le fera toujours, quand son auteur aura su saisir le goût du siècle. Ne soyez pas réformateur. Ce seroit tems perdu & pauvre réputation acquise; mais instruisez, soyez utile & faites-vous lire, en dépit des abus. Parlez de tout, des sociétés, des jeux, des spectacles, des usages, des mœurs, des hommes, des femmes, des

variétés littéraires & de la société, des découvertes , des inventions nouvelles , & enfin de toutes les singularités , de tous les détails par lesquels vous pourrez repaître utilement & toujours agréablement l'esprit & le cœur. Parlez à tout le monde , de tout le monde ; aux enfans , des enfans ; aux jeunes gens , des jeunes gens. Voilà le *Mentor universel* , voilà les différentes espèces d'instructions qu'il doit embrasser. Car , ce doit être un véritable Protée que ce *Mentor* , il doit prendre autant de formes qu'il se présente de sujets à traiter.

Excusez , Monsieur , la liberté avec laquelle je me suis expliqué.

Vous reconnoîtrez dans ma lettre la franchise d'un galant homme qui ne s'est mis à son aise avec vous , que pour vous prouver la confiance singulière dont vous l'avez pénétré , & pour vous exciter vous-même à le traiter avec votre bonté accoutumée. Il a besoin de toute votre indulgence. Il vous a parlé comme à un père , comme à l'ami de son ami. Il ose se flatter de mériter le pardon & la grace qu'il vous demande avec instance. Nous ne nous connoissons pas ; mais est-il nécessaire de se connoître pour conférer librement sur des objets qui n'ont que le bien pour principe & pour

but ? Vous ne voulez que le mieux ,
je le cherche avidement ; je suis
prêt à lui faire le sacrifice de tout
ce qui n'est pas lui. Aidez - moi
donc à le trouver. Fixez mes opi-
nions , éclairez mon esprit. Ma
docilité vous répond d'avance
du succès de votre entreprise. Je
suis père , Monsieur ; ce doux
nom retentit délicieusement au
fond de mon cœur. Soyez docile
à votre tour ; écoutez les tendres
sentimens dont il est l'écho. Re-
cevez l'ame toute entière d'un
bon père qui fait effort pour vo-
ler dans la vôtre. Permettez - lui
de s'y reposer quelquefois. L'abeil-
le industrieuse , après avoir butiné

dans le calice des fleurs , s'en retourne vers sa ruche chargée des fucs odoriférans dont elle doit composer son miel ; ainsi , plein de vos sages leçons , j'irai les déposer dans le sein de ma famille , afin de préparer dans l'ame de mes enfans les fruits exquis de sagesse & de science dont je brûle de les voir enrichis. Ce sont là , Monsieur , vous le savez , les vrais trésors , les seuls dont le prix inestimable ne peut varier , ni jamais être assujetti aux caprices du fort ; faites que mes enfans sachent défier ce fort , si redoutable pour tant d'autres avantages , le braver sans fierté & lui opposer les armes

invincibles d'une philosophie mâle
& éclairée.

Tels font, Monsieur, les qualités premières que je desirer dans mes enfans ; ils vous les devront , & j'espère qu'ils sauront y joindre les sentimens de la plus vive reconnoissance , & de l'attachement respectueux avec lesquels

J'ai l'honneur d'être , &c.

Le Marquis DE CURIOSI.

De la Terre des Délices ,

le 6 septembre 1784.

P. S. Vos lettres au Comte de...
m'ont inspiré tant de confiance ,

que je n'ai pu résister au desir ardent de m'entretenir avec vous sur mes plus chers intérêts , je veux dire ceux de mes enfans ; vous sentez qu'ils sont aussi les miens. Je vous presse trop. Mais je trouverai grace auprès de vous en faveur du motif.



LETTRE DIX-NEUVIÈME.

MONSIEUR LE MARQUIS,

Il est doux d'être utile à tout le monde ; c'est la jouissance que l'homme devrait toujours se proposer comme le principe de son bonheur dans la société. C'est ma jouissance favorite. Vous me demandez à être admis dans la correspondance littéraire que nous entretenons, M. le Comte.... & moi, sur l'éducation de son fils.

Vous êtes son ami , nos principes vous paroissent conformes à votre manière de voir & de sentir. Nous nous en félicitons. Joignez-vous à nous ; je serois trop heureux de contribuer à ce que vous desirez.

Pour vous prouver , Monsieur le Marquis , combien il m'en coûteroit de ne pas faire amplement tout ce qui vous seroit agréable , je vous écrirai à part , autant que je le pourrai ; vous me répondrez de même ; nous causerons de tout ce que vous voudrez , de tout ce qui sera raisonnable & applicable aux circonstances de l'âge de vos trois autres enfans. Mais vous trouverez bon que cette nouvelle cor-

respondance soit tout à fait distinguée de la première , & qu'elle ne fasse point partie de celle du Comte avec moi. Je ne puis , ni ne dois contrevenir au plan que je me suis tracé , de suivre son enfant pas à pas. L'ordre chronologique est aussi nécessaire dans l'éducation que dans l'histoire. Il y a dans le développement physique & moral des enfans un fil qu'il faut toujours tenir pour arriver à la connoissance de leurs facultés , de leur esprit & de leur cœur. Une chaîne constante lie ensemble les leçons & les progrès ; si la chaîne se rompt , le maître devient obscur , il n'entend ni

n'est entendu, & le maître & l'élève s'égarent. Le but est manqué. Je ne fais rien faire, Monsieur, par anticipation, & je sens qu'en faisant ainsi, je ferois mal.

Les objections que vous me faites ne sont que spécieuses. L'esprit qui vous les a dictées ne fait pas moins votre éloge; suivez mon raisonnement; je crois que vous ne tarderez pas à vous ranger de mon parti.

Quand le Comte.... a donné à notre correspondance le titre de *Mentor universel*, il n'a pas prétendu que dans le même tems il fût possible d'instruire tout le monde à la fois. Le plan dont je lui ai fait

fait part embrasse toutes les parties de l'éducation , & il a dit : quand notre correspondance sera finie ; ce sera une encyclopédie complete d'éducation. Le Mentor est toujours universel ; autant qu'il lui est possible de l'être , parce qu'il s'est fait une loi de parler successivement de tout : son universalité tombera effectivement sur les choses & sur ceux qui doivent les apprendre ; mais elle n'est point encore à son terme ; il faut donner le tems à tout. Les années s'écoulent rapidement ; mais sous la plume elles passent encore plus vite ; en deux ou trois mois , un auteur peut développer les progrès d'une

année, de deux, & même au-delà.

Si la jeunesse étoit aussi prompte à profiter de l'éducation, qu'il faut peu de tems pour lui entracer les principes, l'esprit humain feroit un prodige d'instruction, avant que le corps eût acquis la consistance nécessaire; ce qui devient impossible, parce que l'esprit & le corps, selon les bonnes règles du développement physique & moral, doivent se former proportionnellement & par gradation.

Si vous nous avez lu, vous avez dû voir que nous sommes maintenant au sévrage; cependant ne voilà que le quatrième mois,

depuis la naissance de l'enfant du Comte..... Dans peu de mois, nous aurons détaillé les maladies de l'enfance ; de là nous passerons à la partie instructive ; nous supposerons alors à notre élève, au moins deux ou trois ans ; il arrivera donc qu'en six ou sept mois , nous aurons exposé tout ce qu'on doit faire pour l'éducation d'un enfant jusqu'à trois ans environ. On pourroit peut-être aller encore plus vite, en se bornant aux choses essentielles, mais nous voulons de plus grands détails. Le livre d'Emile est composé de trois ou quatre volumes, il renferme bien des choses qui

doivent occuper pendant bien des années : supposons qu'il ait été écrit en un an : son auteur, avec la facilité prodigieuse de son talent, étoit fait pour écrire très-rapidement. Emile est plus qu'adolescent, quand Rousseau le quitte ; voilà donc un élève déjà formé en un an ; que faut-il de plus pour satisfaire tout le monde ? Sera-t-il vrai de dire que *les enfans auront de la barbe, avant que leur Mentor les ait conduits à la grammaire ?* Notre cours d'éducation durera sûrement plus long-tems que Rousseau n'a été de tems à composer son Emile ; & cela doit être , notre dessein est de nous

étendre davantage , & nous nous bornerons périodiquement à certaines parties de notre tâche. Mais il n'en est pas moins vrai que dans ce moment même notre correspondance peut être déjà utile à plusieurs ; par exemple , aux mères qui sont sur le point d'accoucher , à celles qui ont des enfans au berceau , à celles qui en ont de févrés. Dans peu nous serons utiles à un plus grand nombre. Ainsi l'universalité du Mentor s'accroît de plus en plus. Il seroit ridicule & faux absolument de vouloir que cette universalité fût maintenant à son terme. A proprement parler elle n'ira jamais. Ce seroit l'infin des

connoissances. Il n'appartient point à un être fini d'y atteindre jamais. Vous me répondrez que le Mentor pourroit cheminer plus rapidement & embrasser plus d'objets à la fois ; j'ajouterai qu'en sortant de sa sphère , il s'égare-roit, & ne seroit plus un Mentor sage & prudent comme il doit l'être.

Tout ce qui sera exposé dans le *Mentor universel*, formera une chaîne suivie de méthodes , de principes & d'instructions appropriées , chacune , aux tems & aux mœurs. Ce sera proprement un ouvrage littéraire. Voudriez-vous , monsieur le Marquis , que dans ce moment il n'eût ni commen-

cement , ni milieu , ni fin ; que le désordre & la confusion des matières s'y mêlassent ? Ou l'âme avec raison des lecteurs superficiels & volages , qui ne suivent aucun ordre dans leurs lectures , qui sautent tantôt à la fin , tantôt au milieu , pour revenir bientôt au commencement. N'auroit-on pas lieu de blâmer également un auteur qui les accoutumeroit à ce défaut , en interrompant lui-même souvent le fil de son ouvrage ?

Les Journaux & feuilles périodiques sont fort utiles à la littérature , mais je ne fais pas si je ne serois pas fondé à dire qu'ils nuisent à la plus grande partie des lec-

teurs, en leur faisant une habitude des lectures & des matières détachées. Beaucoup plus de bons ouvrages suivis sur toutes sortes de sujets , voilà ce qui conviendrait davantage , à mon avis , aux progrès des Lettres & de la Jeunesse.

Notre correspondance paroît périodiquement , mais elle n'est point une feuille périodique où l'on puisse indistinctement traiter des sujets divers. Nous nous sommes engagés à la plus grande variété ; mais elle naîtra du sujet & de la manière dont nous présenterons tous ceux qui naîtront successivement les uns des autres , sans blesser les loix de l'unité.

La nature d'un ouvrage est à bien des égards la même que celle d'un poëme.

Que tout Poëme enfin sagement médité,
Soit simple & garde en tout les loix de l'unité (a).

Ainsi pensoient Homere , Sophocle , Virgile , Horace ; ainsi doivent penser tous les écrivains qui veulent observer une marche régulière dans leurs ouvrages ; au-

(a) *Denique sit quodvis simplex dumtaxat
& unum.*

HORAT. de arte poetica.

Je me propose de donner un jour une traduction en vers françois de ce chef-d'œuvre déjà si bien imité par Boileau.

trement , ils perdront le fruit de leurs travaux. La disposition & l'ordonnance du sujet demandent beaucoup de discernement ; la force & la beauté de l'ordre méthodique consiste à dire dans l'instant ce qui doit être dit dans l'instant , & à différer le reste , à le renvoyer au tems convenable : (a) L'intérêt même de l'auteur s'oppose à des principes contraires ; il n'écrit que pour être

(a) *Ordinis hæc virtus erit & venus , aut
ego fallor ,
Ut jam nunc dicat , jam nunc debentia
dici.*

HORAT. *de arte poeticâ.*

lu ; c'est en ménageant adroitement l'attente & l'intérêt désiré du dénouement qu'il se fera lire.

Les Espagnols connoissent particulièrement cet art de séduire agréablement le lecteur. Dans tous leurs romans le dénouement est toujours attendu ; on en dévore la lecture , la curiosité est toujours alimentée de nouveau , & presque jamais elle n'est entièrement satisfaite ; ils préfèrent de tenir ainsi le lecteur en haleine , au moyen commun & mal-entendu de le reposer tout-à-fait & de lui faire oublier ce qu'il a lu. C'est par là qu'ils savent le rendre attentif & adroit à imaginer lui-

même un dénouement convenable à la pièce qu'il vient de lire, & se l'approprier en quelque façon par la manière dont il la saisit. Les Espagnols, comme vous le voyez, sont bien éloignés de parler par anticipation. Lisez tous nos bons livres d'éducation ; dans le *Télémaque*, chef-d'œuvre de l'immortel Fénelon, jamais on ne voit Mentor prévenir l'âge de son cher élève, ni les événemens. Dans l'*Emile*, traité le plus extraordinaire & le plus singulièrement inélangé d'erreurs & de vérités, de possibilités & d'impossibilités, qui auroit mis le comble à la réputation brillante de son auteur, s'il eût

eût été soumis dans toutes les parties à la raison & à la religion , voit-on l'adolescence se mêler avec l'enfance , ni la jeunesse avec l'une ou l'autre ? Chaque âge reçoit ses leçons & tous les tems se suivent exactement. Au moins ce traité est régulier à cet égard.

Vous m'objecterez , peut-être , que chacune des parties quoiqu'ajoutée à notre correspondance , en fera toujours distinguée & qu'à la fin de toutes on pourra également les lier ensemble , de manière qu'elles concourent à former le même tout ; ceci ne pourroit se faire sans une table des matières & sans des renvois qui

supposeroient infailliblement la confusion ; mais en admettant que cela fût possible , sans altérer la clarté méthodique si nécessaire , il y auroit toujours un autre grand inconvénient , dont vous vous plaignez particulièrement , celui d'une marche trop lente pour l'instruction de chacun des élèves de différens âges.

La variété que l'on recherche avec tant d'ardeur , même dans les ouvrages qui en sont le moins susceptibles , naîtra donc de mon sujet ; mais , encore une fois , je ne veux pas qu'elle blesse l'unité d'action , à laquelle tous les incidens , que le tems & les circonstances pourront

amener , doivent nécessairement se rapporter.

Il me semble entendre dire aux lecteurs superficiels & volages de nos jours : *il nous faut du nouveau ; n'en faut-il pas au monde ?* Du nouveau ! sans doute , j'en donnerai , mais la manière sera plus nouvelle que la chose. Il y a des matières éternelles , pour ainsi dire , sur lesquelles on peut toujours s'étendre , sans être fastidieux , en les rajeunissant par la fraîcheur du coloris ; qu'elles soient présentées sous un nouveau jour , traitées avec une méthode nouvelle , dans un ordre plus clair , plus naturel , plus convenable

aux tems & aux mœurs, elles acquièrent un nouveau degré d'intérêt. Telle est l'importante matière de l'éducation. Depuis qu'il y a des écrivains on la traite, on la lit & l'on desire toujours de la voir traitée autrement & plus au long, parce qu'il reste toujours beaucoup plus à dire qu'on n'a dit & qu'il faut toujours parler selon le langage du tems.

Le Mentor deviendra successivement tel qu'on le desire, selon les changemens que le sujet doit comporter.

Vous me dites, Monsieur, que la plupart des lecteurs ressemblent aux papillons qui voltigent de fleurs

en fleurs. Ce n'est pas pour ceux-là que j'écris ; ce n'est point à eux que notre correspondance doit s'adresser. C'est à vous & à vos semblables , qui savez vous fixer aux objets utiles , & qui ne voulez vous occuper de nouveau qu'après avoir épuisé l'étude de chacun.

Loin de vous savoir mauvais gré de votre demande ; je vous remercie de toute mon ame de la confiance que vous m'accordez. Je me rappelois avoir eu l'honneur de vous rencontrer quelquefois chez le Comte mais votre caractère m'étoit inconnu. Je ne vous connois aujourd'hui que sous un rapport bien honorable pour

moi, & qui me fournit de vous l'opinion la plus avantageuse.

Il m'en coûte de me refuser à vos sollicitations; mais vous conviendrez que je me dois à mon sujet & à mon plan. J'ose me flatter que vous respecterez mon intention & que vous ne la distinguerez jamais du desir ardent & sincère que j'ai d'être utile.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués,

Monfieur LE MARQUIS.

Votre, &c.

P. S. Je n'ai pas le tems de répondre par le même courrier à notre cher Comte de..... voudrez-vous bien l'assurer que, dans ma première, je m'occuperai de ce dont je lui ai parlé à la fin de ma précédente.

Si vous desirez, monsieur le Marquis, un livre excellent capable de former l'esprit & le cœur de messieurs vos trois fils, je vous enverrai tout ce que nous avons de mieux en ce genre. Vous en avez, sans doute, beaucoup entendu parler. Tous les Journaux & feuilles périodiques se sont accordés à dire le plus grand bien

de cet ouvrage précieux : c'est *le Comte de Valmont*, ou *les Egaremens de la Raison*, lettres recueillies & publiées par M..... En le lisant, vous y reconnoîtrez à chaque page une morale pure, un grand fonds de tendresse & de sensibilité, en un mot, l'instruction réunie avec le merveilleux de l'esprit.



LE DOCTEUR...;

AU COMTE....

LETTRE VINGTIÈME;

L'ENFANT souffre dans le sein de sa mère , il souffre en naissant , il souffre dès qu'il est né. Ici se présente naturellement une grande question ; le mal physique peut-il exister sans faire tort à la bonté divine ?

Tel est le sort inévitable de notre misérable & fragile existence qu'elle ne peut être conçue indépendante du dérangement dont

la matière est par elle-même susceptible. Concevez l'ouvrage le plus parfait qui soit dans l'ordre matériel ; plus il y aura d'art dans sa contexture , plus il paroîtra merveilleux , plus il sera sujet au désordre des choses artificielles. Formez-vous , s'il se peut , une idée de la délicatesse incroyable des parties qui composent la machine humaine , de la ténuité de ses fibres , de ses artères , de ses tendons , de ses ligamens , de ses vaisseaux capillaires , de leur connexion & de leurs rapports réciproques ; ce seroit , sans doute , comme le dit un estimable académicien , une contemplation très-belle

par elle-même , & une recherche bien digne d'occuper seule un philosophe , que celle de la figure , de la situation, des connexions des os , des cartilages , des membranes, des nerfs , des ligamens , des tendons , des vaisseaux artériels, veineux , lymphatiques, &c. mais, en même tems , ce seroit un grand sujet de crainte & de tremblement. Si nous n'étions assez heureux pour oublier ou pour fermer les yeux sur l'extrême sensibilité de notre constitution , à peine oserions - nous tirer le moindre parti de notre existence & faire usage de nos facultés physiques. On dit qu'un certain Philosophe

instruit à fond de l'anatomie ; portoit la crainte du dérangement de son corps , au point de n'oser remuer légèrement un doigt , parce que , disoit-il , le moindre mouvement étoit capable de lui causer la mort. Le malheureux ! il voyoit bien , mais il étoit trop foible.

Le corps humain est une des plus belles machines qui soient sorties des mains du Créateur. Quoique , par sa nature , elle doive subir le sort de toutes les choses matérielles , l'Etre suprême auroit pu la soustraire à la mort & aux maladies ; il l'avoit voulu ; mais le premier homme ne fut pas mériter ce privilège , & sa misérable

nable postérité est devenu la victime de son fatal démerite.

Il est donc vrai que toute la race humaine enveloppée dans ce premier père , est condamnée à souffrir ici bas ; mais, sans recourir à la religion pour prouver le sort funeste du corps humain , la contemplation seule de sa nature & de tout ce qui l'entoure, nous indique suffisamment les vicissitudes de maux auxquels il doit être sujet ; & la raison nous démontre qu'il ne faudroit pas moins qu'un miracle de la bonté divine pour garantir notre corps du dérangement physique inévitable aux choses physiques.

H

Vous savez, mon cher Comte, que la nature des choses n'est pas même au pouvoir de Dieu ; il ne peut la changer ; car il impliqueroit contradiction manifeste que ses attributs fussent tels & ne le fussent pas. Tout ce qu'il peut faire c'est de nous conserver plus ou moins particulièrement, de nous accorder plus ou moins de privilèges. Notre nature resteroit toujours ce qu'elle est essentiellement ; mais elle deviendrait supérieure à elle-même, selon qu'il plairoit à son créateur de l'honorer d'une prédilection extraordinaire.

Je ne parlerai point ici du

démérite de l'homme, cause mémorable & funeste de la soustraction des privilèges qu'il avoit reçus de son Dieu.

Je m'étendrai , seulement ; sur les maux naturels auxquels il est sujet dès l'enfance. *C'étoit bien la peine de naître !* Quoi c'est un Philosophe qui tient ce langage ! c'est un de ces hommes dont les écrits respirent la religion. Il faut croire que cette exclamation est échappée par mégarde à J. B. Rousseau ; *c'étoit bien la peine de naître !* le plus malheureux des hommes valoit *bien la peine de naître* pour faire briller la souveraine providence ,

la raison du vrai sage , aux dépens de l'impie.

Non , la naissance n'est point un mal dont l'homme ait à se plaindre ; tout étoit bien sortant des mains du Créateur ; si tout a dégénéré entre les mains de l'homme , n'en accusons que l'homme.

Nous ne pouvons nous dissimuler que l'humanité soit en proie à des maux qui semblent au premier aspect devoir nous rendre la non-existence préférable à l'existence. Mais réfléchissons sur l'état où les hommes ont réduit les hommes ; examinons tout avec l'œil de l'impartialité , même sans religion , & nous verrons que les

misères , appanage nécessaire de notre nature , ne l'emportent pas sur les jouissances multipliées que nous trouverions au-dedans de nous-mêmes , si nous ne prêtions pas l'oreille aux cris défordonnés de nos passions. Nos maux , à proprement parler , ne sont pas des maux , mais seulement des imperfections physiques ; elles deviendroient le principe d'un plus grand bien. Mais nous ne savons qu'abuser , & l'abus est le plus grand de nos maux.

En supposant que ces imperfections fussent des maux réels , je soutiens qu'ils seroient légers dans une génération d'hommes

qui se feroient fait une habitude de vie régulière & conforme à la raison & à la nature ; que cette régularité se perpétuât de générations en générations , la race humaine seroit elle-même étonnée de se reconnoître des perfections qu'elle a ignorées jusqu'à présent. Son existence auroit des douceurs précieuses ; & l'homme cueilleroit les roses dont il ne cueille que les épines.

S'il existe des maux physiques , ce n'est donc pas la sagesse infinie de l'Etre suprême qu'il faut arguer.

» En supposant de la matière & du mouvement , il faut nécessairement qu'il y ait des compo-

tions & des dissolutions ; où , ce qui est la même chose , des générations & des corruptions , que quelques - uns regarderont peut-être comme des imperfections dans l'ouvrage de Dieu ; il n'est pourtant pas contraire à sa sagesse & à sa bonté de créer des êtres qui soient nécessairement sujets à ces maux. Il est donc évident que , quoique Dieu soit infiniment bon , puissant & sage , certains maux , tels que la génération & la corruption , avec leurs suites nécessaires , peuvent avoir lieu parmi ses œuvres ; & si un seul mal peut y naître sans supposer un mauvais principe , pourquoi pas

plusieurs ? l'on peut présumer que , si nous connoissons la nature de toutes choses & tout ce qui y a du rapport , aussi bien que nous connoissons la matière & le mouvement , nous pourrions en rendre raison sans donner atteinte aux attributs de Dieu (a) ».

Quel fut l'aveuglement de ce Philosophe opiniâtre , père d'une secte trop fameuse d'hérétiques , qui , pour expliquer l'origine du bien & du mal , crût , ou plutôt , osa persuader , sans le croire sans

(a) Diction. Encyclop. art. Mal métaphysique , n°. 4.

doute , (une pareille croyance peut elle entrer dans un esprit raisonnable !) qu'il existoit deux êtres incréés, l'un auteur du bien , & l'autre du mal.

Vous ne ferez peut-être pas fâché , mon cher Comte , de trouver ici quelques notions sur ce Philosophe , & sur sa secte abominable.

Il s'appela d'abord Cubricus ; ou Coubric , & dans la suite Manès ; il étoit Perse de nation & de fort basse naissance.

Il puisa les dogmes les plus extravagans dans les livres de l'hérétique Térébenthus , d'autres disent d'un Arabe , nommé Scy-

thion. Il lut ensuite dans les livres sacrés (dit M. l'abbé Pluquet) » *qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits , ni un mauvais arbre de bons fruits ; & il crût pouvoir , sur ce passage , établir la nécessité de reconnoître dans le monde un bon & un mauvais principe , pour produire les biens & les maux. Il trouva dans l'Ecriture que Satan étoit le prince des ténèbres & l'ennemi de Dieu ; il crut pouvoir faire de Satan son principe malaisant..... »*

» Ce n'étoit pas seulement sur la raison , continue M. Pluquet , que Manès appuyoit son sentiment sur le bon & sur le mauvais prin-

cipe. Il prétendoit en trouver la preuve dans l'Ecriture même. Par exemple , dans ce que dit *Saint Jean* , en parlant du diable : que , *comme la vérité n'est pas en lui , toutes les fois qu'il ment , il parle de son propre fonds , parce qu'il est menteur aussi bien que son père ;* quel est le père du diable , disoit *Manès* ? ce n'est pas Dieu ; car il est menteur. Qui est - ce donc ? Il n'y a que deux moyens d'être père de quelqu'un : la voie de la génération , ou de la création. Si Dieu est le père du diable par la voie de la génération , le diable fera consubstantiel à Dieu ; cette conséquence est impie. Si

Dieu est le père du diable par la voie de la création, Dieu est un menteur, ce qui est un autre blasphème. Il faut donc que le diable soit fils ou créature de quelqu'être méchant, qui n'est pas Dieu : il y a donc un autre principe créateur que Dieu «.

Tels sont les étranges sophismes sur lesquels il bâtit le système monstrueux du manichéisme.

Cette doctrine de péché, dit M. de Fleury (a) roulait sur la distinction de deux principes, le bon qu'il nommoit le prince de

(a) Histoire Ecclésiastique.

la lumière, le mauvais qu'il nommoit le prince des ténèbres; & il ne prenoit pas ces mots de lumière & de ténèbres par métaphore; mais au pied de la lettre: car il ne connoissoit rien que de corporel. Le monde avoit été fait du mélange de ces deux natures du bien & du mal. Il y avoit cinq élémens de la nation des ténèbres; la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau & le vent. Dans la fumée étoient nés les animaux à deux pieds, & les hommes mêmes; dans les ténèbres, les serpens; dans le feu, les animaux à quatre pieds; dans l'eau, les poissons; dans l'air, les oiseaux,

Pour combattre ces cinq élémens ; Dieu en avoit envoyé cinq autres de sa substance ; & dans le combat , ils s'étoient mêlés ; savoir , l'air à la fumée , la lumière aux ténèbres , le bon feu au mauvais , la bonne eau à la mauvaise , le bon vent au mauvais. Le soleil & la lune étoient deux vaisseaux voguant dans le ciel comme en une grande mer ; le soleil composé du bon feu , la lune de la bonne eau ; c'est ainsi que les Manichéens expliquoient la Trinité divine. Le père habitoit dans une lumière reculée ; le fils dans le soleil , la sagesse dans la lune , le saint-esprit dans l'air ; ainsi le

filz n'étoit qu'une partie de la substance du père.

Dans ces deux vaisseaux , le soleil & la lune , étoient de jeunes garçons & de jeunes filles d'une excellente beauté , qu'ils appelloient *les vertus saintes* : les princes des ténèbres qui étoient aussi de deux sexes , en devenoient amoureux ; de ces amours suivoient des effets merveilleux , entr'autres la pluie.

En chaque homme il y avoit deux ames , l'une bonne qui venoit du bon principe & qui étoit une partie de sa substance corporelle comme lui ; l'autre étoit une partie du mauvais principe ; les ames des

fideles , c'est-à-dire , des méchans , étoient purgées par les élémens & portées dans la lune d'où elle passoit dans le soleil qui les reportoit à Dieu pour y être réunies. Les âmes de ceux qui n'avoient pas reçu sa doctrine étoient envoyées en enfer , pour être tourmentées un tems par les démons , à proportion de leur crimes. Etant ainsi purgées , elles étoient renvoyées dans des corps d'autres hommes , de bêtes , ou de plantes ; & si elles ne se corrigeoient pas , elles étoient enfin jetées dans le grand feu. Ainsi tout le mystère de la Rédemption consistoit à détacher les par-

ricules de la Divinité, des corps mauvais où elles étoient engagées pour les réunir à leur principe. Toutefois il n'étoit pas permis de séparer les ames, & celui qui le faisoit devoit souffrir la même peine. Celui qui avoit tué un animal, devoit être changé au même animal. Celui qui avoit arraché ou coupé une plante, devoit être changé en la même plante. Il ne laissoient pas d'en manger, quand d'autres les avoient cueillies. Quand donc on donnoit du pain à un Manichéen, il disoit; retirez-vous un peu, que je fasse ma bénédiction. Alors il prenoit le pain & disoit : je ne t'ai pas

fait & le jettoit en haut , maudissant celui qui l'avoit fait : puis il ajoutoit ; je ne t'ai pas semé , que celui qui t'a semé , soit semé lui-même. Je ne t'ai pas moissonné , que celui qui t'a moissonné , soit moissonné lui-même. Je ne t'ai pas fait cuire , que celui qui t'a fait cuire , soit cuit lui-même. Après ces protestations , il en mangeoit en sûreté. En haine de la chair , qui étoit du mauvais principe , il falloit empêcher la génération & par conséquent le mariage. Il ne falloit point donner l'aumône ; ni honorer les reliques des saints , ce qu'ils traînoient d'idolâtrie ; ni croire que

Jésus-Christ se fût incarné & qu'il eût véritablement souffert.

C'étoit un crime aux yeux de Manès que de donner la vie à son semblable. Ce fou d'une espèce singulière attribuoit aussi l'ancienne loi au mauvais principe & prétendoit que tous les prophètes étoient damnés.

Ne parlons plus de cette hypothèse ridicule. J'ai voulu vous amuser un instant, si toutefois on peut s'amuser d'une erreur aussi révoltante.

L'idée d'un être, créateur de l'univers, infiniment parfait, exclut nécessairement celle d'un mauvais principe. Si le mal physique existe,

on ne peut disconvenir qu'il ne nuise ni à la justice , ni à la bonté divine. Quant au mal moral , j'aurai occasion de vous prouver dans la suite que son existence ne fait pas plus de tort à la sagesse souveraine. Je vous prouverai même qu'elle exige qu'il le permette. En effet , c'est dans la liberté que l'homme a de le commettre & de l'éviter que consiste le mérite & le démérite , & par conséquent l'exercice d'un des plus beaux attributs de la Divinité , la justice.

Il ne s'agit donc que des maux physiques. Je ne me flatterai point , mon cher Comte , d'avoir suffisamment résolu la question énon-

tée au commencement de ma lettre. Je fais , au contraire , qu'elle demanderoit une plus longue discussion ; peut - être pourrons - nous un jour y revenir , soit en causant ensemble , soit avec notre élève , quand il sera plus avancé en âge.

Consolons - nous , mon bon ami , ce mal physique dont les hommes se plaignent tant , est pour eux la cause de bien des jouissances ; il n'est pas , à proprement parler , un mal ; qu'ils le regardent comme tel ; nous leur dirons qu'ils ont des moyens de l'éviter. Ils nous répondront , qu'à la vérité , les hommes raisonnables peuvent l'éviter ; mais les enfans qui ne

se font pas toujours entendre , qui ne peuvent rendre raison de rien , qui sentent sans pouvoir seulement indiquer la nature de leurs sensations , qui ne connoissent ni le bon , ni le mauvais physique , & qui sont absolument semblables à des machines impuissantes , comment l'éviteront-ils ?

Les enfans, suivant l'ordre naturel , ne peuvent être abandonnés à eux-mêmes , ils ne le sont pas non plus ; graces à l'humanité , ministre de la providence qui veille à tout , on peut les deviner , on les devine , on les soulage , ou plutôt , en se conduisant selon les principes de la nature & de la prudence ,

on peut leur épargner des souffrances & les conserver.

Passons donc vîte aux moyens de conserver les enfans. Etudions-les ; observons la marche de l'enfance. Entrons dans le détail des principales maladies qui la tourmentent & pour lesquelles elle demande tous nos soins.

L'enfant pleure , & ses pleurs sont des prières qu'il adresse à ceux qui l'entourent ; ce sont des services , des secours qu'il demande , & des besoins qu'il nous invite à satisfaire pour lui. Quand l'âge décrépit aura diminué nos facultés , & multiplié nos besoins , ils fauront nous rendre avec usure les

bienfaits qu'ils auront reçus de nous. O Enée, vous me rappelez le bon Anchise & la tendresse filiale. O mon cher Comte, je vois en vous le meilleur des pères, puissiez-vous, dans votre fils, trouver aussi le meilleur des fils !



LE DOCTEUR.,

AU COMTE DE...

LETTRE VINGT-UNIEME:
DE LA PATHOLOGIE.

LES Médecins ont donné ce nom à cette partie de leurs instructions médicales qui traite de la maladie. Ce mot gallicisé (a)

(a) On a fait le mot *gallicisme*, pourquoi ne diroit-on pas *galliciser*? Notre langue est sans contredit la plus belle & la plus agréable. Les étrangers la distinguent avec satisfaction, l'admirent & s'empresrent de l'apprendre. Son universalité

K

est composé de deux autres grecs ;
l'un , Pathos , ou $\pi \theta \omicron$, qui veut

vient de donner lieu à un discours qui fait l'éloge de l'auteur & de l'académie qui l'a couronné. Mais elle manque d'une certaine précision. Trop de périphrases , trop de mots synonymes & trop peu pour distinguer & exprimer chaque chose , la rendent difficile & souvent obscure ; chaque auteur devoit avoir le privilège de l'enrichir de mots nouveaux , pourvu qu'ils eussent un rapport direct avec la chose.

Horace a dit dans son Art Poétique :

. *Quid autem
Cæcilio , Plautoque dabit romanus , ademptum
Virgilio Varioque ? Ego cur acquirere pauca ,
Si possum , invideor ? Cùm lingua Catonis & Enni
Sermônem patrium ditaverit , & nova rerum
Nomina protulerit ? Licuit semperque licebit
Signatum præsentis notâ producere nomen.*

dire maladie, affection, & Logos
ou λογος, qui exprime discours,

Horace parle des mots comme de la monnoie qui n'a cours que quand elle est marquée au coin public. Quintilien a dit dans la même vue : *Utendum planè sermone, ut nummo cui publica forma est.* Il faut se servir d'un mot, comme d'une pièce de monnoie revêtue de la forme publique. Il entend par *publica forma*, ce qu'Horace avoit voulu signifier par *signatum præsentè notâ*.

Pour faire donc qu'un mot soit digne d'être marqué au coin public, il faut qu'il soit clair & intelligible, qu'il ressemblé aux mots déjà en usage par sa terminaison, & qu'il n'ait rien d'étranger. Enfin, que ce soit un mot nouveau déjà

il signifie littéralement *discours sur la maladie*. La Pathologie se divise

consacré à moitié par l'usage, & dérivé d'autres mots connus & adoptés.

Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus ;

selon l'explication du même poëte ;
épître 2, liv. 2.

J'ai traduit ainsi les vers précédents
d'Horace.

Pourquoi priveroit-on *Varius* & *Virgile*
D'un droit dont jouissoient jadis *Plaute* &
Cécile ?

Pourquoi me feroit-on aussi, mal à propos,
Un crime d'enrichir ma langue d'autres mots ?
Ne pourrois-je pas dire, en faveur de ma cause,
Qu'*Ennius* & *Caton* firent la même chose ?
Chacun a pu toujours & pourra s'en mêler,
Mais aux conditions dont on vient de parler,

en trois parties, la Nosologie ,
l'Aitiologie, & la Symptomatolo-

C'est - à - dire, *si græco fonte cadant* ;
parcè detorta. S'ils sont dérivés du grec ,
& s'ils ne sont point trop détournés du
sens.

L'Académie est le tribunal de la langue
françoise.

Lorsqu'un Auteur se permettroit de
faire un mot nouveau, il devroit d'abord
l'adresser à ce tribunal suprême , qui ,
après lui avoir donné la sanction néces-
saire , en informeroit le public par la voie
des Journaux. Tous les ans on pourroit
par ce moyen faire un supplément au
Dictionnaire de la langue françoise. Au-
trement, il seroit abusif de permettre
indistinctement à tout le monde de faire

gie. La première est particulière-
ment employée à disserter sur la
maladie en général, abstraction
faite des symptômes & des cau-
ses. Ce mot est aussi composé de
deux autres grecs ; l'un , Nosos
ou νόσος, maladie, & l'autre Logos
ou λόγος, discours, &c. La se-
conde traite des causes de la ma-
ladie , ce terme vient également
de deux grecs, &c. La troisième
des symptômes. On appelle Pa-

des mots nouveaux. C'est de cet abus
que sont nés tous les vices des langues ;
tous les jargons & baragouins divers dans
une même nation.

thologistes ceux qui s'occupent de la théorie des maladies.

Nous voilà donc Pathologistes , mon cher Comte ; tâchons , s'il se peut , de voir clair dans une science encore trop obscure pour le malheur de l'humanité.

C'est bien improprement qu'on a nommé *chambre obscure* , en termes d'optique , cette espèce de boîte , dans laquelle , par le moyen de verres disposés d'une certaine façon , on voit ce qui se passe au dehors. Si ces termes eussent été appliquées à la médecine , je crois qu'on eût mieux parlé. La *chambre obscure* est proprement le lieu d'où l'on ne voit rien , &c.

il faut avouer que la médecine est encore bien loin du point de vue des maladies.

Les Médecins n'ont point su donner encore une définition exacte de la maladie. Ils ont à-peu-près défini le nom , mais ils n'ont point expliqué la nature de la chose.

Je ne serois pas plus heureux que les Galien , les Syndenham , les Hoffman , ainsi je ne m'attacherai pas à rechercher précisément en quoi consiste la maladie. Ce terme est assez entendu de tout le monde ; il n'est personne qui ne le sente autant bien qu'il convient pour en avoir une idée suffisante. Il y a plusieurs objets

dans la nature qu'il est plus aisé de sentir que de définir exactement.

On pourroit définir la maladie ; une disposition vicieuse , un empêchement du corps ou de quelque'un de ses organes , qui cause une lésion plus ou moins sensible dans l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions de la vie saine , ou même qui en fait cesser absolument quelque'une , toutes , même , excepté le mouvement du cœur. C'est ainsi qu'elle est définie dans le Dictionnaire Encyclopédique ; mais cette définition pèche contre des règles principales , la brièveté & la clarté.

Je dirai en général que *maladie* est un terme générique qui exprime un dérangement dans l'économie animale ; c'est-à-dire , un défaut dans l'exercice des fonctions du corps humain.

D'où vient ce dérangement ? ou de l'interruption de l'équilibre entre les solides & les fluides , ou de toute cause capable d'accroître ou de diminuer la sensibilité naturelle du corps.

Le corps humain n'est sujet à la maladie que parce qu'il est susceptible , comme je l'ai dit plus haut , de plusieurs dérangemens.

Ce n'est pas parce qu'il est dans sa nature de se déranger ,

mais parce qu'un rien peut déranger sa constitution ; en se conformant strictement & régulièrement à la nature , il seroit plus rarement malade , & le peu de maladies qui lui surviendroient seroient moins dangereuses. Les Sauvages & généralement tous ceux qui mènent une vie plus naturelle éprouvent infiniment moins d'infirmités.

Il est inutile de détailler ici les différentes causes de nos maladies. Nous ne les connoissons que trop. Ce sont nos plus cruels ennemis ; nous nous familiarisons avec eux , nous nous immolons pour eux ; n'est-ce pas

porter la foiblesse jusqu'à la folie ?

Nous avons tellement détérioré notre premier état naturel , qu'il n'est plus reconnoissable. Il semble que l'homme soit mécontent de l'ouvrage du Créateur , il travaille continuellement à se refaire d'une autre manière. L'orgueilleux ! il voudroit être à lui-même son propre ouvrage , & il ne voit pas que toutes les peines qu'il se donne ne tendent qu'à sa ruine. Nous ne sommes plus les enfans de la nature (a) , ces êtres vigou-

(a) Lisez ce qui a été dit, Lettre quatrième, page 107, n°. 1.

reux qui ne respiroient que la vie & la santé florissante. Créatures & victimes de l'art, nous traînons misérablement la mort avec la vie ; & le peu de soin qui nous reste , il semble que nous ne puissions en faire usage que pour arriver plus tôt à notre dissolution.

L'homme ne jouit presque jamais d'une santé parfaite. Ces visages radieux , cet embonpoint charmant, qui relève la beauté, ce vermillon séduisant qui colore ces joues fraîches & potelées, ce teint piquant, cet air de vivacité, ce corps qui semble annoncer la force d'un Hercule ; tout cela nous fait illusion. Nous l'admi-

rons. Hélas ! ce n'est souvent qu'une belle écorce qui cache un méchant arbre , dont la sève est presque desséchée.

Mais , la disposition aux maladies n'est pas aussi prochaine qu'on pourroit le croire d'après la délicatesse de la constitution animale. Il n'est pas aussi facile de rompre l'équilibre admirable qui subsiste entre les solides & les fluides du corps humain. Quand on dit qu'un rien peut le rompre , c'est-à-dire , qu'il faut , à la vérité , peu de chose ; mais le point qui doit occasionner cette rupture est difficile à saisir. Souvent une force comme douze ne romproit pas cet équi-

bre , tandis qu'une force comme deux , ou même comme un , y parviendrait dans l'instant. Il s'enfuit qu'un hasard , heureusement éloigné , amène les maladies , lorsqu'on ne se conduit pas d'une manière à les provoquer efficacement : c'est au moins un grand sujet de consolation pour les pauvres humains. Plût à Dieu qu'il fût le même pour tant de malheureux qui ne le sont que parce qu'ils croient l'être ! Je parle de ces malades imaginaires que l'ombre ou l'idée de la maladie tourmente au point de leur causer des maux réels , de ces femmes du jour qui jouissent avec in-

tempérance des plaisirs , & sont d'une sobriété importune & outrée sur toutes les autres jouissances de la vie.

Observez-les , mon cher Comte , le grand jour les éblouit ; elles ont des vapeurs au grand air ; leur existence n'est qu'un souffle ; elles se privent de la portion d'air qui leur est nécessaire ; un voile couvre leur visage : si par hasard il se trouve levé , ô disgrâce ! ô chagrin ! voilà le teint hâlé , les lèvres gercées ! Ah , ciel ! quelle horreur ! & vite , on a recours aux pommades ; plus de promenade le lendemain. On est malade , on ressent encore les coups de vent

de la veille. Mais, Madame, ce n'étoit qu'un zéphir. Un zéphir ! barbare que vous êtes ! que vous plaignez peu les femmes ! vous les verriez se morfondre , endurer le froid & le chaud , le vent & la tempête , vous ne seriez pas émus ! cœurs insensibles ! & vous osez dire que vous aimez les femmes ! Oui , Madame , nous les aimons sincèrement. Mais quand nous les voyons aussi folles d'amour pour leur frêle individu , je vous avoue que nous les aimons moins. Elles s'aiment assez elles-mêmes pour n'avoir pas besoin de notre amour.

C'est avec cette délicatesse & ce ménagement dangereux qu'elles

élèvent leurs enfans. Faut-il s'étonner si les maladies ont tant de prise sur eux ?

Votre enfant fera mieux gouverné , mon cher Comte ; vous connoissez les bons principes des Plutarque , des Montaigne , des Locke , &c.

Adieu ; je vais m'occuper du traitement des différentes maladies auxquelles il pourroit être sujet. En travaillant ainsi à sa conservation , je vous donnerai une nouvelle preuve de mon attachement inviolable.



PIÈCES FUGITIVES.

A UN ENFANT

NOUVEAU NÉ.

QUE tes cris éternels me remplissent
d'alarmes,

Et que je sens mon cœur attendri de tes
larmes !

Quelle est ta destinée ! O malheureux en-
fant !

A peine es-tu sorti des ombres du néant ;
Que , victime déjà du péché de tes
pères ,

Tu fais , par la douleur , l'essai de tes
misères.

Falloit-il naître (a), hélas ! pour vivre
dans les pleurs,
Et commencer si-tôt le cours de tes mal-
heurs ?

De Coulange.

(a) Cette exclamation n'est pas exacte. Je ne la souffre dans ces vers que pour avoir occasion d'en faire remarquer l'inexactitude peu religieuse ; elle est la même que celle de J. B. Rousseau, déjà relevée.

Lisez plus haut, page 87, &c. &c.



LA DIGNE ÉPOUSE.

JE me fais un vrai plaisir de copier ici une chanson de M. de Talairat. Elle m'a paru simple, touchante, & capable d'intéresser tous ceux qui connoissent les avantages d'un bon ménage, & ceux même qui ont eu le malheur de les méconnoître. J'exhorte les époux à la chanter souvent ; en même tems qu'elle leur rappellera leurs devoirs, elle les leur fera aimer. Leur bouche doit-elle être profanée par ces chansons

que le siècle voit naître tous les jours, dans lesquelles tout invite aux plus grossières voluptés, & semble les justifier ?

Air : *Daigne écouter l'amant, &c.*

LE dieu d'hymen par les plus douces chaînes,

Peut bien lier le cœur de nos époux :

Mais l'amour seul peut adoucir les peines ;

Que sur nos pas seme le sort jaloux.



Pour prévenir les maux que l'inconfiance

Fait éprouver aux amans malheureux

De nos époux, que notre complaisance ;

Notre douceur, entretienne les feux.



C'est dans son cœur qu'on trouve le
salaire

De ses devoirs : ils font notre plaisir ;
Les tendres tendres soins & d'épouse & de
mère
Font le bonheur de qui fait les remplir.



Des passions , l'ardente & folle ivresse
Vient nous offrir cent plaisirs différens :
Il n'en est point qui vaille une caresse
De son époux ou de ses chers enfans.

Par M. de TALAIRAT.



ÉPI TRE
SUR LA SANTÉ ;
A M. DE MONTULÉ.

C E n'est point , Montulé , la gloire , la
noblesse ,
La faveur , les plaisirs enfans de la mollesse ,
Qui peuvent ici-bas , versés à pleines mains ,
De leur fort malheureux consoler les
humains.
La gloire est à mes yeux une étoupe
enflammée ,
Qui brille & qui s'éteint sans bruit & sans
fumée ;
La perfide mollesse , un encens furborneur ;
La fortune , un écueil ; le plaisir , une erreur ;
La

La faveur, un signal d'une chûte prochaine ;
La noblesse, un fardeau ; les honneurs,
une chaîne.

La nature a semé sur les pas des mortels,
Peu de solides biens, beaucoup de maux
réels ;

Leur importun essaim nous assiège sans
cesse ;

Mais, après la vertu, l'amitié, la sagesse,
Des biens que nous départ la céleste bonté ;
Le plus pur, le plus doux, quel est-il ?
la santé.

Je la vois : l'incarnat brille sur son visage ;
Mille fleurs à l'envi naissent sur son passage ;
Auprès d'elle est la joie au front calme
& serein ;

Le tranquille sommeil repose dans son sein ;
Le sourire embellit & ses yeux & sa
bouche ;

Elle fuit du chagrin l'aspect sombre &
farouche ;

M

Les plaisirs innocens folâtrent sur ses pas ;
Mars lui doit sa vigueur , & Vénus ses
appas.

Sans elle tout languit dans la nature entière ;
Notre œil est offensé des traits de la lumière ;
Notre corps affaibli , qui se traîne à pas
lents ,

Fait plier sous son poids nos genoux
chancelans ;

Sans elle le nectar n'est que fiel & qu'ab-
synthe ,

La liberté se change en pénible contrainte :
L'Amour en soupirant étouffe son flam-
beau ;

Et la mort sous nos pieds creuse notre
tombeau.

O bienfaisante Hygie ! ô santé desirable ,
Aux richesses des grands mille fois préfé-
rable !

Trop heureux le mortel qui , goûtant tes
douceurs ,

Sait connoître & sentir le prix de tes faveurs !
 Mais l'homme inconséquent , qu'un vain
 fantôme attire ,

Présente , te méprise ; absente , te desire.
 L'amant présomptueux d'une jeune beauté ;
 La néglige & s'endort dans la sécurité :

Mais , si quelque rival lui ravit sa conquête ;
 Il soupire , il connoît la perte qu'il a faite :
 Il promet , il menace , il supplie , il gémit :
 Tous ses efforts sont vains , l'infidelle s'en
 rit :

De même la santé s'enfuit & nous échappe :

Déesse d'Epidaure & fille d'Esculape ,
 La Grèce t'adoroit sous ce nom emprunté :
 La Grèce se trompoit ; c'est la frugalité
 Jointe avec le travail qui lui donna la vie ;
 Et la paresse fut sa mortelle ennemie.

Voyez ces laboureurs , qui , la bêche à la
 main ,

Sont courbés sur la terre & déchirent son
 sein :

Sur le soir , en chantant , ils gagnent leurs
chaumières ,

Où Morphée à grands flots inonde leurs
paupières ;

Tandis que , même au sein de son oisiveté ;
Martyr de l'abondance & de la volupté ,
Verrès , par mille cris , dans l'excès de sa
goutte ,

De son vaste Palais fait retentir la *voûte*.

• Une santé durable est un bien précieux ;
Rare chez les mortels , l'apanage des Dieux.
Mais hélas ! dites-vous , l'homme est foible
& fragile ,

Il porte ce trésor dans un vase d'argile ,
Et je gémiss de voir ce Roi des animaux ;
Plus malheureux qu'eux tous , en proie à
plus de maux.

La nature voulut , en mère active & sage ,
Entre tous ses enfans faire un égal partage :
Aux brutes n'accorder qu'un instinct limité ;
Mais au lieu de l'esprit , leur donner la santé.

La nature n'est point une injuste marâtre ;
Elle a mieux partagé l'homme qu'elle
idolâtre.

Eh ! dans un corps mal-sain , qu'importe
la raison ?

C'est un cocher adroit assis sur le timon
D'un char tout fracassé , sans soupente
& sans roue :

C'est un pilote expert sur un vaisseau
sans proue.

Dans un homme souffrant , l'esprit n'a
point d'effort :

Le mal toujours l'enchaîne ; & , s'il con-
serve encor

De son activité le fatal exercice ,
Il oppose à loisir pour croître son supplice ;
La douleur du présent à son bonheur passé ,
Et souffre tous les maux dont il est menacé.
Ainsi le passager , dans la nuit de l'orage ,
Appelle le beau tems , redoute le naufrage :
Mais , si l'éclair découvre à ses yeux effrayés

Le vaste gouffre d'eau qui s'ouvre sous ses
pieds ,

Le navire penché , sans mât & sans cor-
dage ,

Et tous les matelots se sauvant à la nage ;

Dans ce moment d'horreur quel fera son
effroi !

Vous avez vu souvent l'histoire de ce
Roi ,

Qui d'un sceptre de fer gouvernoit l'E-
trurie.

Mézence étoit son nom : son affreuse in-
dustrie

Inventa dans Agys un supplice nouveau :

Dans les bras d'un cadavre arraché du
tombeau ,

Outrageant doublement la nature indignée ;

Ce tyran étendoit sa victime enchaînée :

Ses sacrilèges mains pressoient avec effort

La bouche du vivant sur la bouche du
mort ,

Et de ces deux moitiés formant un tout
horrible ,

Il goûtoit à longs traits ce spectacle terrible.

Sur des corps exhumés , ces hommes expirans ,

De notre ame attachée à des membres souffrans ,

Sont l'emblème parfait & le tableau fidèle ;

Sa lumière n'est plus qu'une vaine étincelle ;

Elle souffre , & ne peut , malgré ses vains efforts ,

S'affranchir des liens qui l'attachent au corps.

Aux traits de la douleur lorsque l'homme
est en butte ,

Ah ! que n'est-il réduit à l'instinct de la brute !

De la seule nature implorant le secours ,

Où ses mains renoueroient la trame de
ses jours ;

Ou, si le noir trépas lui fermant la paupière,
 Du flambeau de la vie éclipsoit la lumière,
 Sans craindre le réveil, sans effroi, sans
 remord,

Il s'abandonneroit au sommeil de la mort.

O mortel ! animal imprudent & superbe !

Si le cerf vagabond, qui paît & broute
 l'herbe,

Jouit de plus de vie & de plus de santé,
 C'est toi qui l'as voulu : regarde à ton côté ;
 Vois-le, suivant les loix de la simple nature,
 Trouver à chaque pas sa boisson, sa pâture ;
 Lorsque, pour contenter de frivoles be-
 soins,

Tu te livres sans cesse à de pénibles soins.
 Ignorant du plaisir les subtiles amorces,
 La molle volupté n'énervé point ses forces ;
 Et l'Amour, ce tyran, qui voit chez les
 mortels

Tous les maux ramassés autour de ses autels,

Exerçant sur nous seuls sa barbare furie ,
N'infecte point chez lui les sources de la
vie.

Aussi voyez l'aiglon planant au haut des
airs ;

Entendez le lion rugir dans les déserts :

L'un fixe du soleil la flamme étincelante

L'autre dans les forêts seme au loin l'é-
pouvante ,

Tous deux font éclater cette bouillante
ardeur ,

Qui fut avec le sang transmise dans leur
cœur.

Mais , parmi les humains , hélas ! tout
dégénère ,

La force , la santé , la vertu , tout s'al-
tère :

Nos pères ont déchu ; nous avons empiré.

Le vice en circulant s'augmente par degré :

Le neveu d'un Achille est un lâche Ther-
site ,

Et le fils d'un Hercule , un vil Herma-
phrodite.

Ces avortons , flétris par le souffle em-
pesté

De l'affreuse débauche, au sein de la jeunesse,
Eprouvent les dégoûts de la triste vieillesse :
Et leurs fronts , dépouillés des roses du
Printems ,

Sont déjà fillonnés par les rides du tems.

O fortunés mortels de l'âge d'or du
monde !

O mes premiers Ayeux ! si de la nuit
profonde

Vous pouviez reparoître un moment parmi
nous ,

Vos mânes indignés frémiroient de cour-
roux.

Un tranquille sommeil sur un lit de ver-
dure ,

D'un ruisseau transparent l'onde agréable
& pure ,

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le cinquième volume *du Mentor universel*, par *M. l'Abbé ROY, Censeur Royal, &c.* je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, ce premier Octobre 1784.

DE SAUVIGNY.

A nos yeux deffillés, épris de la nature ,
Le monde n'offre plus que fard & qu'im-
posture :

Ses fastueux plaisirs n'ont plus d'attraits
pour nous.

Les objets innocens de nos vœux les plus
doux ,

Sont les grottes , les fleurs , les eaux d'une
fontaine.

Du préjugé vaincu la lueur incertaine ,

S'éteint au seul aspect de la vive clarté

Que répand sur nos yeux la pure vérité.

Les Sceptiques alors , malgré leurs vains
fantômes ,

Sentent qu'il est un Dieu ; les Rois , qu'ils
sont des hommes.

Je renfermerai donc les volumes entiers

Des Grecs & des Latins , Philosophes
altiers,

Dans ce seul mot que Pline apprit à ma
jeunesse :

- » Voulons - nous à nos pas enchaîner la
» sagesse ?
- » En voici le moyen : Soyons tels en
» santé
- » Que nous étions , Ami , dans notre
» infirmité ».



Chaque jour te rendra ta première vigueur :

Vas l'observer de près dans ce champêtre

asyle,

Arrosé par les eaux de la Seine tranquille :

C'est-là que sous un Ciel & de pourpre &

d'azur,

Dans le sein du repos respirant un air pur ;

Tu verras les plaisirs , entre eux d'intelli-

gence,

Hâter les pas tardifs de ta convalescence ;

Et bientôt , en triomphe amener dans tes

bras ,

La santé fugitive avec tous ses appas.

Tu sentiras alors , libre d'inquiétude ,

Les charmes des beaux arts , la douceur

de l'étude.

Ici tu mêleras la prose avec les vers ;

Là , tu feras la guerre aux habitans des airs ;

Et nous verrons souvent ta main libre &

facile ,

Animer le pastel sur la toile docile.

Ainsi sont arrêtés , au milieu de leur course ,
Tous ces hommes livrés à leurs grossiers
desirs ,

Vieillis par la mollesse , usés par les plaisirs.

Cependant , j'en conviens , la sobre tem-
pérance

N'étouffe pas toujours l'invincible semence
De certains maux produits par le tempé-
rament ,

Qui dans nos foibles corps fermentent four-
dement.

Hélas ! tu viens d'en faire une épreuve ter-
rible ,

Toi qui , sage en tes mœurs , Philosophe
sensible ,

Mariant au travail les plaisirs & les goûts ,
Savois en faire un choix , & les modérer
tous.

Je te vois tout-à-coup souffrant , pâle ,
immobile ,

Victime des combats du sang & de la bile ,

Ce Génois intrépide a , du brûlant Tro-
pique ,

Transplanté dans nos murs cette peste
publique :

Et la fatale boîte a produit moins de maux ;
Qu'il n'en soit sorti du sein de ses affreux
vaisseaux.

L'Amérique, il est vrai, sous nos loix est
rangée :

Mais son mal nous détruit : l'Amérique
est vengée.

Si ce venin subtil empoisonne nos jours ,
Et de notre jeunesse abrège l'heureux
cours ,

Le luxe , enfant des arts , & sa sœur la
mollesse ,

Par le vice engendrée au sein de la richesse ,
Versant sur l'âge mûr leurs trompeuses
douceurs ,

Enervent notre corps & corrompent nos
mœurs.

Un suc envenimé dans les flancs de sa mère :
 L'autre d'une marâtre, enfant abandonné ,
 Dépérit en suçant un lait empoisonné :
 La plûpart , infectés de ce venin funeste
 Que mit dans notre sang la colère céleste ,
 Tombent dès le matin , comme ces tendres
 fleurs

Que tranche , sans pitié , la main des
 moissonneurs ;

Si d'un bon Médecin l'habile expérience
 De ce germe empesté corrigeant l'influence ,
 Dans leurs frêles vaisseaux n'introduit un
 levain,

Qui chasse le poison recelé dans leur sein.
 Heureux enfant ! que dis-je ? Il vaudroit
 mieux encore

Expirer dans cet âge où soi-même on
 s'ignore ,

Que de croître pour être , esclaves mal-
 heureux.

Les indignes jouets d'un âge impétueux.

N

Les fruits de vos vergers, le lait de vos
brebis

Dont la toison formoit vos plus riches
habits,

Réparoient de vos corps les forces abattues.

Sous vos toits, dans vos champs, vos
moitiés ingénues

Partageoient vos travaux, & leur prodigue
amour

Vous délassoit la nuit des fatigues du jour.

Vos enfans vigoureux, images de leur père,

S'abreuvoient d'un lait pur-dans le sein de
leur mère :

Leur essaim florissant ne s'offroit à vos
yeux,

Que comme un gage sûr de la faveur des
Cieux.

Du joug des passions votre cœur étoit libre :

Conservant des humeurs le parfait équilibre,

Le travail, l'innocence & la sobriété

Vous préparoient des ans filés par la santé ;

Et le soleil , suivi des faisons & des heures ,
Des signes inclinés parcourant les de-
meures ,

Avoit cent & cent fois recommencé son
cours ,

Avant que d'éclairer le dernier de vos
jours.

Que les tems sont changés ! quel art ,
quelle défense

Pourra dérober l'homme aux dangers de
l'enfance ?

Des foyers paternels tristement éloigné ,
Et par sa propre mère en naissant dédaigné ,
On le jette au hasard dans un sein mer-
cenaire.

Jouet infortuné d'une vile étrangère.

Que de maux à-la-fois assiégent son ber-
ceau !

Combien ne font qu'un pas de la vie au
tombeau !

L'un a puisé neuf mois , créature éphémère ,

LE MENTOR
UNIVERSEL.

A V I S.

Cet ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'éducation, a commencé le premier Juin 1784, & il en paroît deux cahiers de 72 pages le premier & le quinze de chaque mois.

L'abonnement pour l'année entière, composée de vingt-quatre cahiers formant douze volumes, est de 13 liv. 4 f. pour Paris, & de 16 liv. 4 f. pour la Province, port franc.

La souscription, en quelque tems qu'on s'abonne, commence toujours du premier Juin de cette même année:

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au *Mentor Universel*, adressés à M. l'abbé Roi, Censeur Royal, &c., rue Guénégaud, n^o. 20.

On trouve à cette adresse, *l'Ami des Vieillards*, du même auteur, superbe édition de Didot jeune, présenté au roi, 2 vol. in-18., papier vélin d'Annonai, 7 liv., papier ordinaire très-beau, 3 liv. 12 f.

On souscrit chez le même Auteur pour l'*Histoire des Cardinaux François*, jusqu'à nos jours, ornée de portraits, dont le Roi a daigné agréer la dédicace.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

On paye en souscrivant, pour l'*in-8°.*,
broché., 18 liv.

Pour l'*in-4°.*, broché. 36

Chacun des volumes, orné de Portraits,
sera payé à mesure qu'ils paroîtront, à
raison, pour l'*in-8°.*, broché, de 6

Pour l'*in-4°.*, broché 12

On tiendra compte de la somme avancée
en souscrivant, sur les derniers volumes.

Ceux qui auront négligé de souscrire,
payeront le volume *in-8°.*, en feuilles. . . 7

L'*in-4°.*, en feuilles. 14

Le premier volume paroîtra au mois de Janvier
prochain, & les autres seront annoncés de suite,
également à des époques fixes: tout sera mis en
usage pour assurer la jouissance du Public.

On tirera quelques Exemplaires en Papier vélin, qui seront payés à raison de 12 liv. chacun, *in-8°.*; 24 liv. chacun, *in-4°.*, & pour lesquels on payera, en souscrivant, 36 liv. pour l'*in-8°.*, & pour l'*in-4°.* 72 liv.

Aucune Quittance de Souscription ne vaudra, sans la signature paraphée de l'Auteur.



ANT 1317657